

« Voyage » en Piémont avec Ambroise Paré*

(1537 . 1987)

par Paule DUMAITRE**

Conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque
de l'Ancienne faculté de médecine de Paris

A l'automne de 1537, Ambroise Paré prend part, pour la première fois, à une expédition militaire qu'il racontera plus tard sous le nom de « Voyage ». On le voit en Piémont, à Suse et à Avigliano où il se fera remarquer par un nouveau traitement des blessures d'arquebuses, qui, en grande partie, supprimait la douleur. Quatre cent cinquante ans plus tard, l'été 1987, l'auteur, refaisant le même « Voyage », évoque son illustre prédécesseur.

On sait que Paré a qualifié de « voyage » chacune des expéditions militaires auxquelles il a participé. Pour nous, un voyage est un voyage, dans son sens ordinaire de déplacement, et cependant, cette année, 1987 a rencontré 1537, et c'est ce « voyage » dans les deux sens du terme, celui de Paré et le mien, que je veux évoquer aujourd'hui.

Il y a quatre cent cinquante ans, à l'automne 1537, un jeune homme d'environ vingt-sept ans, qui se nommait Ambroise Paré, s'apprêtait à prendre avec l'armée la route de l'Italie. M. de Montejean, colonel des gens de pied, l'avait recruté en tant que barbier-chirurgien, aucun service médical n'existant alors dans les armées et les capitaines se contentant de recruter des barbiers-chirurgiens attachés d'ailleurs à leur personne et non à la compagnie. Paré, lui, ne portait même pas ce titre, mais il avait

* Communication présentée à la séance du 28 novembre 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 4, rue Changarnier, 75012 Paris.

passé trois ou quatre ans à l'Hôtel-Dieu de Paris où il s'était fait remarquer par son don d'observation, son dévouement, une rare dextérité. Peut-être M. de Montejean s'était-il adressé à l'Hôtel-Dieu, comme il était parfois d'usage, peut-être, dans sa seigneurie de Montejean en Anjou, de Sillé et de Beaupréau, avait-il entendu parler de ce jeune homme de Laval? On ne sait mais voilà Paré qui prend le départ à ses côtés.

La guerre alors était en Piémont. L'année précédente 1536, François I^{er} qui, depuis quelque temps, était en rapports tendus avec le duc de Savoie Charles III, s'était décidé brusquement à occuper la Savoie et le Piémont, ce qui avait entraîné la guerre avec Charles Quint, allié du duc. Plusieurs villes et châteaux du Piémont avaient été enlevés aux Français par le marquis Del Vasto, lieutenant-général de l'Empereur et l'un des meilleurs capitaines du temps. Pour les reprendre et pour dégager Turin le roi résolut alors d'envoyer l'armée en Italie. Ce fut la première campagne de Paré et, pour parler comme lui, son premier « voyage ».

Au début de l'automne, l'armée quitta Paris, descendit, en partie par voie d'eau, jusqu'à Lyon, rejoignit à Grenoble le maréchal Anne de Montmorency qui allait la commander aux côtés du jeune dauphin Henri, futur Henri II, âgé d'environ dix-huit ans. C'était une armée composite. D'abord des Français : gendarmes à cheval, groupés en compagnies, chacune de six cents hommes, compagnies levées depuis Charles VII, fantassins recrutés par engagements volontaires, réunis en légions provinciales créées tout récemment par le roi François, dix mille environ, surtout Bretons, Gascons, Picards, commandés par M. de Montejean. Ensuite des mercenaires, Allemands et Suisses, confondus sous le nom de lansquenets. Ils portent à l'épaule l'arquebuse, nouvelle arme à feu portative qu'on commence à redouter presque autant que le canon tandis que d'autres ont conservé les piques, hallebardes et pertuisanes du Moyen Age. De leur côté les artilleurs escortent cinquante canons sur des affûts à roue traînés par des chevaux. Dans la suite de M. de Montejean, Paré, sur son cheval, à côté de celui qu'il appellera toujours « mon homme », valet, aide-chirurgical, montant un courtaud qui porte sur sa croupe une valise pleine de instruments nécessaires, attelles, scies, couteaux, ainsi que baumes, onguents, linge, charpies. A quoi songe-t-il? Peut-être tout simplement à la façon de traiter les plaies d'arquebuse, le traitement de ces blessures étant un de ceux qui préoccupait le plus les chirurgiens, et, des blessés, il sait qu'il y en aura et que beaucoup mourront.

L'armée a franchi le Mont-Cenis. Depuis Charlemagne, c'était la route préférée pour les expéditions militaires. Par des sentiers muletiers elle est grimpée sur le versant français, puis elle est descendue « à la ramassade » par des glissades vertigineuses, rendues peut-être moins pénibles par les trente mille bêtes de somme réquisitionnées pour passer la montagne. Turin n'est pas loin, mais avant Turin le Pas-de-Suse est le grand obstacle. En ce mois d'octobre 1537, la guerre commence.

Défendant l'entrée de Suse, dans un site sévère de montagnes, des fortins bâtis en hâte, des tranchées attendent l'armée française. Les ennemis, bien décidés à barrer le passage, s'y tiennent fermement et, pour les débusquer, il faut livrer combat. Repoussés, les soldats adverses se réfugient dans le château, tout en haut d'une petite montagne. Un capitaine français, le capitaine Le Rat, ayant grimpé à leur poursuite avec quelques-uns de sa troupe, reçut un coup d'arquebuse à la cheville droite. Il tomba à terre et dit : « A ceste heure, le Rat est pris. » Au soir de sa vie, racontant cet

épisode, Paré écrivit pour la première fois la célèbre formule : « Je le pensay et Dieu le guarist. »

Le passage forcé, les soldats français entrèrent en foule dans la ville de Suse. Les chevaux piétinaient tout ce qui était à terre et comme, parmi tant de corps étendus certains respiraient encore, on entendait de grands cris, ce qui, écrit Paré « faisoit grande compassion en mon cœur. »

Il allait voir d'encore plus près les horreurs de la guerre. Entré dans une étable avec son « homme » pour y loger leurs chevaux, il trouva là quatre soldats morts et trois appuyés contre la muraille, entièrement défigurés, qui ne voyaient ni n'entendaient, ni ne parlaient, leurs habits flamboyants encore de la poudre à canon qui les avait brûlés. Ambroise les regarda avec une pitié profonde. Survint un vieux soldat qui lui demanda s'il y avait moyen de les guérir. Sur sa réponse négative, le vieux soldat s'approcha des trois hommes et soudainement, sans colère, sans haine, leur trancha la gorge. Horrifié, Paré s'écria qu'il était un « mauvais homme ». Mais l'autre lui répondit que, s'il lui arrivait pareil malheur, il prierait Dieu qu'il se trouvât quelqu'un pour lui en faire autant « afin de ne pas languir misérablement ».

Se remémorant toutes les cruautés, toutes les horreurs qu'il avait vues, Paré écrivit : « Véritablement je me repenti d'estre parti de Paris pour voir si piteux spectacle. »

Quatre cent cinquante ans plus tard, le hasard d'un voyage, au sens où nous l'entendons, un hasard quand même un peu prémédité, nous a amené à Suse. C'est aujourd'hui une charmante petite ville s'étalant dans un vaste centre de « montagnettes » comme disait Paré, traversée par une rivière quelque peu tumultueuse, la Doire Ripaire, une petite ville provinciale, peu fréquentée par les touristes qui, dévalant du Mont-Cenis, ne s'y attardent pas. De sa grandeur passée, du temps où l'empereur Auguste faisait de son roi indigène un préfet, elle a conservé un arc de triomphe (an 8 av. J.-C.). Elle a aussi des arènes (II^e s.) et une porte du V^e siècle après J.-C., dite aujourd'hui Savoia, jouxtant le Dôme, église du XI^e-XII^e siècles, dont on remarque le massif campanile roman lombard. Sous cet arc, sous cette porte romaine, les armées de François I^{er} ont passé ; dans cette cathédrale, Paré, si pieux, a certainement prié. Ces rues étroites tout autour ont retenti des cris des vivants mêlés aux morts, écrasés sous les sabots des chevaux. Quelle maison, quelle cour, gardent-elles le souvenir de l'étable où Paré, entré avec son « homme » pour abriter leurs montures, découvrit avec horreur trois soldats défigurés ? Au mois de juin, sous un ciel magnifiquement bleu, pour nous tout était paix et oubli. Dans un café pittoresque, près de la rivière aux quais fleuris, nous avons goûté l'ombre et le repos en nous amusant de l'agitation de la ville moderne. Je ne sais si Stendhal a parlé de Suse — notre ami Théodoridès nous le dira — mais on l'imagine ici, dans cette ville qui conserve un petit air français, savourant au soleil la douceur italienne.

Pleine de voitures, de camions, la route du Mont-Cenis n'évoquait en rien les sentiers muletiers d'il y a quatre siècles. Napoléon avait passé par là qui avait fait construire la route.

Revenons à 1537. Sommés de se rendre, les défenseurs du château de Suse étaient sortis, le bâton blanc au poing, et eurent la vie sauve. Cependant une grande partie put gagner le château d'Avigliana — que Paré appelle Villane — défendu par

deux cents Espagnols. Le maréchal Anne de Montmorency, ayant quitté Suse avec l'armée pour rejoindre Turin, ne voulut pas continuer sa route en laissant derrière lui les ennemis maîtres du château. De nouveau, les Français les sommèrent de se rendre.

Nous sommes « autant bons et fidèles serviteurs de l'empereur, dirent-ils fièrement, que pourroit être monsieur le Connétable du Roy son maistre » (1).

Le château se trouvait au sommet d'une montagnette et les occupants se faisaient forts de n'en être pas délogés, aucune pièce d'artillerie ne pouvant, estimaient-ils, être installée sur cet endroit escarpé.

Ils se trompaient. Les Français tentèrent l'impossible. De nuit, à force de bras et au moyen de cordages, Suisses et Lansquenets montèrent deux canons qu'ils installèrent sur la colline. L'opération s'était déroulée dans l'obscurité, avec très peu de bruit de façon à surprendre totalement l'ennemi.

Soudain des explosions déchirèrent le silence, de hautes flammes s'élevèrent, alertant toute la garnison du château. Sur un des canons un canonnier avait mis par inadvertance le feu à un sac rempli de poudre. Aussitôt les ennemis, découvrant les canons à la lueur des flammes, passèrent la nuit à tirer des coups d'arquebuse sur les assaillants, en tuant ou en blessant plusieurs, mais le matin venu, les gens de pied français montés à la brèche les massacrèrent et le château se rendit. Seule fut épargnée, dit Paré, une jeune et jolie Piémontaise qu'un grand seigneur voulut garder près de lui la nuit « de peur du loup-garou ».

Transportés sous les tentes, dans des abris de fortune, les blessés commencèrent à être pansés par les chirurgiens. Paré n'était pas le seul chirurgien de l'armée et probablement était-il le moins instruit en chirurgie militaire, n'ayant d'autre expérience chirurgicale que celle de l'Hôtel-Dieu. Il réduisit des fractures, coupa des bras et des jambes, trépana, mais quand il se trouva devant des blessés atteints de coups d'arquebuse, il resta perplexe. Il était jeune, « bien doux de sel » comme il dit et il ne connaissait sur ces plaies que ce qu'en avait écrit le chirurgien italien Jean de Vigo. Pour celui-ci, lorsqu'il y avait plaie par arme à feu, il y avait brûlure et empoisonnement par la poudre, aussi, pour détruire le « venin », recommandait-il de cautériser les plaies avec de l'huile de sambuc, c'est-à-dire de l'huile de sureau, bouillante, à laquelle était mêlée un peu de thériaque, ce qui occasionnait les plus grandes souffrances aux blessés.

Ambroise commença par regarder faire les autres chirurgiens, il les vit faire bouillir l'huile dans des pots de métal, tremper dans cette huile de la charpie aux fils soigneusement tassés qu'on appelait *tente*, puis introduire en se protégeant les doigts cette charpie dégouttant d'huile dans les plaies pour les cautériser. Les blessés hurlaient de douleur : on n'avait pu, pour leur donner du courage, que leur faire boire un peu d'alcool. Paré fit d'abord comme les autres et il usa tant de son huile qu'à la fin celle-ci lui manqua. Il eut alors l'idée d'employer le pansement « digestif » qui lui servait pour traiter d'autres blessures, un mélange fait de jaune d'œuf, d'huile rosat et de térébenthine et, à défaut d'huile de sureau bouillante, l'appliqua sur les plaies. Cette nuit-là, il ne put dormir. N'allait-il pas trouver morts, empoisonnés, les blessés qui n'avaient pas été cautérisés à l'huile bouillante ? Levé à la première heure, il eut la surprise de constater qu'il s'était trompé : les blessés soignés avec le « digestif » ne

présentaient ni tumeur, ni inflammation, sentaient peu de douleur et avaient reposé toute la nuit, au contraire ceux qui avaient été traités à l'huile bouillante avaient autour de la plaie des inflammations et des tumeurs, tremblaient de fièvre et éprouvaient une grande souffrance.

Le hasard avait mis Paré sur le chemin de sa première découverte : la poudre n'empoisonnait pas les blessures et on pouvait supprimer la douleur. Son innovation dans le traitement, même si plus tard il devait être amené à le modifier, témoigne de sa décision, de son courage et de sa compassion. « Je me délibéray », écrit-il, de ne jamais plus brusler aussi cruellement les pauvres blessés de harquebusades. »

A notre tour, tout comme les défenseurs de Suse, tout comme les troupes du roi, nous sommes allés à Avigliana. 24 kilomètres séparent Turin de cette petite ville. Certes nous n'avons pu monter jusqu'à l'ancien bourg, ni voir au sud les deux lacs glaciaires ; nous avons dû nous contenter de regarder de la route la « montagnette » portant au sommet les restes de son château démantelé en 1691 par Catinat. Dans ces bois aperçus de loin, une nuit de 1537 Paré ne dormait pas, tandis qu'autour de lui les blessés hurlaient et qu'il venait, sans le savoir encore, d'inventer un traitement contre ces immenses souffrances.

L'armée partit ensuite pour Turin où Paré resta un an auprès de M. de Montejan, nommé gouverneur du Piémont. Il y apprendra d'un Italien le secret de sa fameuse huile des petits chiens qu'il substitua au baume employé par lui sur le champ de bataille. La mort du maréchal le ramènera bientôt à Paris mais là nos voyages ont divergé et chacun a repris sa route.

NOTE

1. Écrivant près de cinquante ans plus tard, Paré donne à Montmorency le titre de Connétable que le roi lui décernera seulement en février 1538.

SUMMARY

In the fall of 1537, A. Paré took part for the first time to a military expedition which he will narrate later under the heading « voyage ».

He went in the Piémont (Suse and Avigliana) where will be noticed his new treatment of the wounds made by arquebuses, partly suppressing pain.

450 years later the author undertaking the same voyage in the summer 1987 recalls her illustrious predecessor.

BIBLIOGRAPHIE

1. DUMAITRE Paule. — *Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France*. Paris, Singer-Polignac, Librairie académique Perrin, 1986.
2. MALGAIGNE. — *Œuvres complètes d'Ambroise Paré...*, Paris, J.-B. Baillière, 1840-41, T. 3, p. 689-692.

